Neptunevale

I

Quand on a couru beaucoup, et dans tous les sens, cet univers si vaste sur les cartes, en réalité si petit, on ne devrait s'étonner d'aucune rencontre. Par quelque point, tout le monde touche à tout le monde, et tout le monde, aujourd'hui, va partout. Le subtil romancier italien Luigi Gualdo appelle quelque part du terme plaisant d'*étoffe* cette trame du hasard qui fait s'entremêler et s'entre-croiser, comme un fil d'une nuance au fil de la nuance contraire, des destinées follement contrastées. On sait cela, et si habitué soit-on aux fantaisies de cette *étoffe* cosmopolite, plus bariolée que tous les *tweeds* et que tous les *harris* d'Ecosse, on éprouve des surprises de badaud à rencontrer certaines personnes dans certains endroits, et à constater que leur présence, dans ce

cadre si différent du coutumier, est plus naturelle encore que la nôtre. C'est par une surprise pareille que commença l'aventure dont le souvenir me hante aujourd'hui et que je voudrais conter, d'abord pour me donner la joie, peu consolante, de me rajeunir de presque douze ans, — elle remonte au mois de juillet 1885; — puis elle appartient à une série d'impressions sur lesquelles demeure un peu de mystère, et qui, comportant deux sortes d'explications, une naturelle, l'autre suprasensible, laissent la place à d'indéfinies songeries. A l'époque où je fus témoin de ces romanesques et pourtant très simples événements, ils me parurent en effet très simples, quoique exceptionnels. Aujourd'hui que j'ai vieilli et que je marche environné des fantômes de tant d'amis pour toujours en allés, j'aime à chercher dans cet épisode une vague preuve qu'il y a, entre les choses visibles et les autres, entre les vivants et les morts, un échange possible de pensées et d'influences, un autre lien que celui de l'impuissant regret et de l'inutile mémoire, quitte à hausser les épaules devant ces hypothèses et à me répéter le mélancolique proverbe irlandais : « *There is hope from the sea, but no hope from the grave.* — On peut tout attendre de la mer, on ne doit rien attendre du tombeau. »

Ce gracieux et tragique dicton des marins d'Irlande est d'autant plus de mise ici que cette aventure, puisque j'ai donné ce nom à cette anecdote

d'un ordre tout sentimental, eut précisément pour théâtre un coin reculé de cette belle île, peu visitée par mes compatriotes et qui mériterait tant de l'être beaucoup. Au mois de juillet dont je parle, je venais d'y débarquer pour la seconde fois. Elle m'avait tellement plu lors d'un premier séjour, que, n'ayant rien à faire de mon été, j'avais eu l'idée d'y revenir, pour me caresser de nouveau les yeux à la profonde verdure de ses paysages, avec des fleuves qui roulent une eau transparente et noire, avec des lacs cernés de montagnes boisées et parsemés d'îles, avec de hautes falaises qu'emplit la lamentation des goélands, avec des ciels toujours voilés d'une vapeur molle où flotte le souffle tiède du *Gulf Stream* tout voisin, — cette artère chaude du terrible Atlantique, — avec enfin ce charme inexplicable d'une mélancolie sans analogue. Je ne sais quoi de pathétique semble envelopper cette pointe extrême de l'Europe, cette *Ultima Thule* dont l'éloignement fabuleux troublait déjà le tendre Virgile, cette brumeuse oasis toujours disputée, terme fatal et sans au delà où vint échouer la marée des émigrations de l'Est, où se prolonge aujourd'hui encore une guerre de races dont nul ne prévoit la fin. Entre 1881 — date de mon premier voyage — et cette seconde arrivée, cette guerre de races venait d'être marquée par son incident le plus terrible : l'assassinat de Lord Frederick Cavendish et de Mr Burke aux portes mêmes de la capitale. Encore à présent, si vous êtes étranger et si vous montez à Dublin sur

un de ces *cars* d'un aspect fantastiquement pittoresque qui servent de fiacres, il y a beaucoup de chance pour que le cocher vous propose aussitôt comme terme de promenade la place de ce double meurtre, accompli en plein jour et dans l'allée la plus fréquentée du Phœnix Park, aux portes mêmes de la ville. A cette époque, et presque au lendemain du drame, cette proposition était inévitable. C'était aussi la première que m'avait faite le premier cocher pris à la sortie de l'hôtel, dès l'après-midi de mon débarquement, et j'avais accepté, si bien que, descendu de bateau depuis quelques heures, je me laissais conduire vers la scène d'un des plus hideux guets-apens de notre siècle. Je serai excusé de tous ceux qui connaissent cet admirable Phœnix Park, si vaste, si frais, si paisible; et à travers les fûts de ses grands arbres les montagnes de Wicklow sont si douces à regarder. Par cette après-midi lointaine de juillet, je me rappelle que la couleur du jour, d'un gris cendré, attendrissait encore ce verdoyant paysage. Des daims broutaient par troupeaux fauves l'épais gazon nourri de pluies. Des jeunes gens, vêtus de flanelle blanche, jouaient patiemment au cricket parmi les vieux hêtres. Quel contraste avec les images qu'évoquaient les discours de mon cocher, un de ces étranges Irlandais des basses classes où l'on sent tout de suite le pire et l'excellent de ce sang celtique, si enthousiaste et si cruel, si aimable et si terrible. Son costume, déchiré par places, attestait son incurable désordre. Son teint couperosé

décelait la meurtrière habitude du whiskey. En même temps ses attentions pour moi, son offre de sa couverture, s'il pleuvait, son soin à disposer le coussin pour caler mon inexpérience sur la banquette longitudinale où j'étais, suivant la coutume, assis de côté, dos à dos avec lui, sa loquacité complaisante, son soin de son cheval qu'il appelait familièrement Harry, tout révélait une nature essentiellement sociable, et cette excitabilité de sympathie propre à la race. Je le sentais familier, spirituel, cordial, et qu'avec cela il aurait si aisément pris part lui-même à l'assassinat qu'il me racontait :

— « Oui, Votre Honneur, » me disait-il, « Mr Burke et Lord Frederick faisaient leur promenade du soir... Le Parc est si charmant pour cela. C'est le plus beau du royaume, vous savez, » et avec un rire gai : « J'aime beaucoup y aller, moi aussi, par des temps comme celui-ci, pour réparer ma santé et ma bourse... » *(to repair my health and to repair my purse*, — et il fallait voir son clignement d'yeux pour débiter cette invite au pourboire!). Puis, reprenant son récit : « Deux *cars* s'arrêtent. Plusieurs hommes en descendent qui se jettent sur Mr Burke. Ce n'était pas à Lord Frederick qu'on en avait. Pourquoi ne s'est-il pas sauvé? On l'aurait laissé échapper. Il a voulu défendre son compagnon. Alors on l'a tué aussi, naturellement... On a retrouvé Mr Burke percé de onze coups de couteau... Quant aux hommes, ils avaient déjà disparu. Tenez, voici la

place, là, où vous voyez ces deux croix creusées dans la terre... »

J'étais descendu de voiture pour regarder de près ce farouche monument d'un si farouche attentat, lorsque je m'entendis interpeller par mon nom, en français, et, relevant la tête, j'éprouvai ce saisissement de badaud dont je parlais au début de ce récit, à voir juché sur un *car* pareil au mien un jeune homme rencontré à Paris, tantôt dans le monde, tantôt au cercle, un certain comte de Corcieux. Une jeune femme était assise à côté de lui sur la banquette. Je savais que ce garçon s'était marié vers la fin de l'hiver précédent; il était donc trop naturel qu'il eût voulu, docile à la mode des jeunes ménages modernes, si volontiers voyageurs, montrer l'Angleterre à sa femme, et tout aussi naturel qu'ils eussent poussé une pointe en Irlande. Sur le moment, je ne raisonnai pas ainsi et « je demeurai stupide » — comme on disait dans la tragédie classique — devant cette apparition en plein Phœnix Park, d'un oisif français pour qui l'*Ultima Thule* devait être Nice et Monte-Carlo au Midi, Deauville et Dieppe au Nord, et, à l'Est, Carlsbad peut-être, et peut-être Saint-Moritz. Lui cependant voyait ma surprise et il en riait gaiement, du rire gai qu'il tient de sa mère, cette jolie Pauline de Corcieux dont la chronique scandaleuse a trop parlé. Maxime a hérité d'elle encore ses yeux bleus, ses dents petites et séparées, sa voix qui zézaie un peu, son teint rose et la nuance blond pâle de ses cheveux. Ces

petits signes d'efféminations corrigent en lui la ressemblance trop marquée avec son père, un de ces gentilshommes d'une laideur tourmentée et frappante, mais où il y a de la race. Ce fils d'un homme très laid se trouve rappeler cette laideur d'une façon singulière et donner lui-même l'idée d'un très gracieux et très élégant cavalier. Maxime avait alors vingt-cinq ans. L'on eût dit le frère, à peine aîné, de sa toute jeune femme, blonde et rose elle aussi, elle aussi avec de beaux yeux bleus et un rire enfantin, que je voyais se serrer contre lui sur la banquette trop étroite, et ces deux jolies poupées parisiennes, visiblement habillées, lingées, chapeautées, bottées par les meilleurs faiseurs de la rue de la Paix, formaient vraiment, sur ce *car* et dans cet endroit, le groupe le plus inattendu et le plus falot, à côté de leur cocher irlandais, aussi tanné par l'alcool, aussi loqueteux dans son complet jaunâtre, aussi jovial que le mien et aussi sauvage d'aspect. Eux-mêmes, le mari et la femme, avaient conscience du paradoxe que représentait leur seule présence sous les frênes séculaires de ce « Bois de Boulogne » Dublinois. Car ce fut le premier mot que me dit Maxime, avec son habituelle grâce d'accueil, — celle de sa mère encore, — et cette grâce me fit lui pardonner d'être à ce degré le Français en voyage, toujours en révolte contre tout pays qui n'est pas la France, gouailleur, étourdi, ne comprenant rien aux choses qu'il voit et les regardant juste assez pour s'en moquer. Nous sommes-nous fait des ennemis, par

cette moquerie-là, dont les étrangers ne soupçonneront jamais combien elle est légère et inoffensive!

— « Ça vous étonne de me voir ici? » commença-t-il, « et moi donc!... C'est trop drôle... Mais que je suis heureux de vous rencontrer! Vous n'êtes jamais à Paris... Et pourtant, quel diable de plaisir pouvez-vous bien trouver à venir dans des endroits comme celui-ci? N'est-ce pas, Germaine?... Que je vous présente à Mme de Corcieux, » et la cérémonie faite : « Ces chemins de fer anglais, où l'on vous enferme à clef, comme des prisonniers, est-ce une horreur?... Et leur façon de vous prendre vos bagages, comme cela, sans rien pour les reconnaître, est-ce que c'est raisonnable?... Et ce Dublin, est-ce un trou?... Et ces voitures? Mais où les ont-ils imaginées ces voitures? Un pays où il pleut toute la journée et pas un fiacre fermé, un bon petit fiacre de la compagnie, tout simplement... Et cet accent : *good morning, sir!* » et il prononça *marning* et *sair*, à l'irlandaise. Il avait déjà remarqué cela!... « Et cette cuisine! Ces légumes surtout, pas une pincée de sel, pas une once de beurre!... Et cette saleté! Ah! elle est propre, la verte Erin! J'espère que vous allez lui dire son fait dans quelque livre qui nous venge un peu de ce voyage, n'est-ce pas, Germaine?... »

— « Moi, c'est la toilette des femmes qui me paraît de la démence, » dit Mme de Corcieux... « Tenez, celle qui passe là, j'ai envie de sauter à

bas de la voiture et d'aller lui crier : Mais rentrez donc vous habiller... Avec ce ciel et cette fumée, quelle rage d'avoir sur soi des robes et des blouses de toile claire, et des bottes de fleurs sur leurs chapeaux!... Et puis tous ces enfants, pieds nus, à même la boue. Nous en avons vu un qui s'en allait, le long d'un trottoir, une paire de souliers à la main, n'est-ce pas, Max?... »

« ... N'est-ce pas, Max?... N'est-ce pas, Germaine?... » Ce jacassement de deux moineaux en train de piailler tour à tour et de se becqueter, était d'autant plus comique, qu'à travers ces remarques passaient des phrases, dont la naïve ignorance était un châtiment involontaire de cet impertinent caquetage, comme cette question qu'ils me posèrent tous deux à un moment :

— « Et pouvez-vous m'expliquer, » dit le mari, « pourquoi le cocher a tenu à nous mener ici pour nous faire voir l'endroit où fut assassiné un Sir Furke, Rurke, Purke?... »

— « Sir Burke, » rectifia la jeune femme, « et Lord Cavendish... » C'était le cas ou jamais de leur donner une leçon pour leur apprendre à ne pas trop rire d'une société dont ils ignoraient les plus élémentaires usages, et je rectifiai la phrase en substituant dans ma réponse le simple Mr Burke au Sir Burke, — sans prénom! — et le Lord Frederick Cavendish au Lord tout court. Ni l'un ni l'autre ne remarquèrent cette petite épigramme de mon pédantisme. Je voyais, à mesure que je leur racontais dans son détail cet épisode sinistre de

la crise agraire, une véritable consternation envahir leurs souriantes physionomies. Ils se regardaient avec un effarement que je ne comprenais guère et qui me devint encore plus inexplicable quand je les entendis échanger ces quelques réflexions :

— « Comment, ces gaillards sont avec cela socialistes et anarchistes? » dit Maxime.

— « On nous les avait tant donnés pour de bons catholiques et même pour des cléricaux! » fit la jeune femme.

— « Voilà qui redouble mon envie d'en avoir fini avec notre vente, n'est-ce pas, Germaine? » reprit le mari.

— « Le fait est qu'une propriété dans un pareil pays, » répondit-elle, « j'en ai froid dans le dos... » Et ses fines épaules nerveuses se crispèrent sous la pèlerine de son manteau de voyage. « Bon, » continua-t-elle, en ouvrant son parapluie dont le manche représentait une tête de bécasse en argent, — des armes parlantes, songeai-je, fidèle, moi aussi, au grand défaut national du jugement inique et précipité, — « la pluie recommence... C'est la troisième averse de l'après-midi... Cette fois, nous rentrons, n'est-ce pas, Max?... »

L'ondée en effet commençait de tomber, cinglante et rapide. Elle fouettait les fleurs des chapeaux et les robes de toile claire des promeneuses Dublinoises, sans que celles-ci interrompissent leur marche vers le haut du parc. Elle imbibait d'eau les vestons déchirés des cochers, sans que

ceux-ci parussent y prendre garde. J'étais déjà trop habitué aux brusques sautes de ce climat pour ne pas dire à mon homme de continuer, et je quittai les deux « bécasseaux », — c'est l'irrévérencieux surnom que je leur donnai mentalement, — non sans avoir reçu d'eux une invitation à dîner en leur compagnie, à leur hôtel, le soir même, et répondu : oui. Ce manque de logique avait une raison, l'intense curiosité éveillée en moi par leur allusion de tout à l'heure à une propriété en Irlande et à une vente : « Propriétaires en Irlande, » me répétai-je... « ces petits Corcieux?... Lui ou elle aura fait un héritage. Mais c'est tout de même bien inattendu, et l'*étoffe* est par trop étoffée... »

Oui, l'*étoffe* était très étoffée et plus étrangement encore que je ne me l'imaginais. On en jugera par la simple transcription de la confidence que me fit Maxime à ce dîner, offert d'une façon si cordiale, accepté pour cet éternel motif d'inquisition morale, l'instinctive duplicité professionnelle de l'écrivain. Je nous revois, tous les trois, en reprenant le cahier de notes où j'ai conservé cette conversation, assis à une petite table de l'hôtel le plus élégant de Dublin. Nous avions devant nous, suivant l'immuable mode anglaise, des verres de toutes nuances, bleus, roses, verts, pour le Claret, le Porto, le vin du Rhin, et des fleurs, les fraîches fleurs, encore humides, de cette terre de brouillards : des giroflées, des géraniums, des pois de senteur parmi des fougères. Un essaim de

garçons en habit, — quel habit! — tous Allemands, allaient et venaient, distribuant les portions d'un menu rédigé en français, — quelles portions, quel menu et quel français! — à une cinquantaine de *gentlemen* et de *ladies*, tous et toutes en toilette du soir. Et tous et toutes arrosaient d'une même sauce noire le saumon grillé, l'agneau rôti, le canard farci de sauge, et tous et toutes avaient des teints de revers de bottes, brûlés par le grand air au point que le décolletage des femmes laissait voir une ligne de hâle tracée comme au pinceau; et ils buvaient, qui du whiskey mêlé de soda, qui du champagne brut sursaturé d'alcool, qui un *cup* aromatisé d'herbes odorantes, comme une tisane ou comme un baume, qui de la vulgaire limonade ou de la bière au gingembre. La petite comtesse de Corcieux, délicieuse en mauve, — j'allais apprendre que c'était le demi-deuil forcé de l'héritière, — avec ses diamants de nouvelle mariée à ses mignonnes oreilles, promenait sur cette diversité de breuvages des yeux épouvantés, dont l'expression horrifiée m'aurait amusé davantage, si je n'avais été trop intéressé par la réponse de Maxime à ma question :

— « Vous avez parlé devant moi d'une vente que vous aviez l'intention de faire en Irlande. Vous y avez donc des biens? »

— « Pas grand'chose, » répondit-il; « une terre d'une centaine d'hectares, et depuis quelques mois... Mais c'est l'histoire de cette terre qui est drôle. Vous en feriez un roman, sans avoir rien à

y changer que les noms... Vous savez ou vous ne savez pas que notre famille est originaire de Libourne. Mon arrière-arrière-grand-père — ça remonte loin, vous voyez — était président au parlement de Bordeaux. En 91, il émigra. Ce dont bien lui prit, car six ou sept de ses collègues furent guillotinés l'année suivante... Ne perdez pas la filière, elle est inattendue. Ce président de Corcieux avait de grands vignobles en Bordelais. Il faisait beaucoup d'affaires avec un négociant de Galway, en Irlande, qui fournissait de vins de Bordeaux toute l'île. C'est sur un bateau de ce négociant qu'il émigra. Le voilà donc qui débarque dans cette ville perdue, et sa première action est d'y devenir amoureux, à cinquante ans, d'une jeune fille de vingt, qu'il épouse. Elle s'appelait Mary O'Brien. J'ai cru jusqu'à ce jour que c'était la meilleure noblesse de l'île. Aujourd'hui j'ai vu tant de fois ce nom sur des devantures de magasins que j'ai des doutes... Mais passons. J'oubliais d'ajouter qu'au moment de ce mariage le président était veuf. Il avait un fils, mon arrière-grand-père, lequel servait, lui, dans l'armée des princes. De cette seconde femme, épousée en Irlande, l'émigré eut un autre fils, lequel eut lui-même un fils, en sorte qu'il y a eu un commencement de branche irlandaise des Corcieux, maintenant éteinte. Mais avant de vous dire dans quelles conditions j'ai hérité d'eux, il faut que je vous raconte le retour du président en France vers 1814. Le bonhomme apprend au fond du comté de

Galway la chute de Bonaparte et la restauration. Il remonte en bateau et arrive droit à Bordeaux, vingt-trois ans après en être parti. Son premier soin est de se faire conduire en son hôtel à Libourne. C'était devenu la Sous-Préfecture. On le consigne à la porte. Il se fâche. On le menace de la prison. Sa colère fut telle qu'il reprit la mer quinze jours plus tard, sur le même bateau qui l'avait amené, en prédisant la fin du monde. Il acheva ses jours dans un petit domaine, au bord de la mer, en Irlande. Il l'avait acheté avec le produit de quelques diamants emportés en hâte et baptisé *Neptunevale*. Il y est mort à près de quatre-vingt-dix ans et sans avoir jamais voulu revenir en France. Voilà ce que j'appelle un réactionnaire... »

— « Et sans avoir jamais revu son fils, » interrompit Mme de Corcieux, « qui, de son côté, n'a jamais eu l'idée de rendre visite à son père en Irlande!... »

— « Mais c'est très ancien régime, madame, ces rapports-là, » répondis-je. « Il y a dans les mémoires du Prince de Ligne une phrase dans ce goût-ci : « Mon père me détestait, je n'ai jamais « su pourquoi. Nous ne nous étions jamais vus... »

— « Moi, cette façon de comprendre la famille me fait horreur, » reprit-elle, « et Max aurait bien dû commencer tout de suite par l'autre histoire, qui est si jolie... »

— « Si jolie, si jolie!... » fit le jeune homme. J'avais déjà observé qu'il croyait de temps à autre

devoir se donner en face de sa petite femme des airs de sceptique, de garçon déniaisé et qui sait la vie. « Du moment qu'il s'agit d'amour, les femmes ont toutes les indulgences... Avec cela que vous seriez contente, plus tard, que votre fils se conduisît comme cet autre héros, le héros de cette histoire si jolie?... Jugez-en plutôt, » continua-t-il en se tournant vers moi. « Je vous ai dit que *Neptunevale* avait été acheté par le président sur son modeste trésor d'émigré. Le bien nous est revenu après la mort de son petit-fils, le demi-cousin germain de mon grand-père le général. Le général avait de sa femme, une Bonnivet, trois enfants : mon pauvre père, ma tante Lautrec que vous connaissez et mon oncle Jules dont je vais vous parler. J'aurais dû le nommer le premier, car c'était l'aîné. Mon père me l'a souvent décrit comme un garçon très doux, très calme, plutôt timide, mais extrêmement entêté, aussi entêté que silencieux, avec un talent très réel pour les arts. Il chantait, paraît-il, à ravir, et il peignait un peu. Comme il était aussi très dévot et qu'il n'avait manifesté, ses études finies, aucun désir d'aucune carrière, on appréhendait qu'il n'entrât en religion. Et voici qu'un beau matin, — il pouvait avoir vingt-quatre ans, — il vient demander à son père l'autorisation d'épouser la gouvernante de ma tante Lautrec : une fille de rien, une orpheline, je crois, qui était dans la maison depuis un an et qui n'avait pour elle que d'assez beaux yeux et des manières plus comme il faut que la plupart de ses

pareilles. Vous pensez si le général l'a bien reçu et surtout la générale. Bref, on lui répond non et non, et, quant à l'intrigante, on la met à la porte. Elle avait vingt-trois ans. Vous jugez qu'elle n'en était pas à son coup d'essai. Mon oncle Jules ne fait ni une ni deux, il sort de la maison avec éclat, il joue de la sommation respectueuse, et il épouse la gouvernante. On lui avait, bien entendu, coupé les vivres, supprimé sa pension. Mon père m'a souvent raconté qu'il était allé le supplier, leur mère aussi. Rien n'y avait fait. L'obstiné s'était mis, pour gagner un peu d'argent, à donner des leçons de dessin... Un Corcieux courant le cachet! Voyez-vous cela? Et en 1840, au moment où mon grand-père venait d'être nommé pair de France par le roi Louis-Philippe!... Il arriva que sur ces entrefaites nous héritâmes de cette terre d'Irlande... On ne savait trop qu'en faire. Le général l'offrit en dot à mon oncle, à condition qu'il s'engageât à quitter la France sur-le-champ. Mon oncle accepta. Je dois lui rendre une justice : il a tenu sa parole. Il l'a même trop bien tenue, car il n'a plus jamais répondu à aucune des lettres qui lui ont été écrites, ni à la mort de son père, ni à celle de sa mère, ni au mariage de son frère et de sa sœur. Il faut croire qu'il avait été blessé trop profondément. C'était bien naturel pourtant que le général ne fût pas très flatté d'avoir pour bru une institutrice, ni mon pauvre père et ma tante très satisfaits d'appeler du nom de sœur une personne qui avait été domestique à notre service...

Qu'a fait mon oncle à *Neptunevale?* Comment y a-t-il vécu? A-t-il été heureux ou malheureux de cet absurde mariage? Nous n'en avons jamais rien su, sinon que sa femme et lui n'avaient pas eu d'enfants et qu'ils sont morts à huit jours de distance en mai dernier, lui à soixante-neuf ans, elle à soixante-huit. Nous ne comptions, comme bien vous pensez, sur rien. En effet, ils avaient placé ce qu'ils possédaient en rentes viagères. Ce n'était pas grand'chose. Le général n'était pas très riche, et il avait pris toutes les mesures pour déshériter de son mieux le fils rebelle. Il restait la terre qui se trouvait nous revenir. Mon oncle n'a sans doute pas cru mourir si vite et il n'avait pas fait de testament. Ma tante Lautrec m'a cédé sa part à titre gracieux... Voilà toute l'histoire qui fait s'extasier Germaine. Elle y devine un grand caractère, un grand amour, un grand bonheur. Moi, j'y aperçois une grande sottise de la part de mon oncle, et pour nous un grand ennui d'avoir à nous débarrasser de ce *Neptunevale*, dans un pays où les paysans ont, paraît-il, la jolie habitude de canarder ou de poignarder les propriétaires... »

— « Ne le croyez pas, » interrompit vivement la petite Mme de Corcieux : « il fait l'homme positif et prosaïque comme cela; mais la vérité est qu'il pense comme moi qu'on a été bien dur pour ces pauvres amoureux dans la famille... Et d'ailleurs nous serions des ingrats de ne pas les défendre... Il parle d'ennui!... Eh bien! Imaginez-vous qu'il y a un mois, à Paris, nous en étions à

nous sermonner l'un l'autre pour nous empêcher de faire deux folies. Max avait une envie folle de me donner un demi-rang de perles, juste de la grosseur des miennes, qu'il avait vu rue de la Paix. Moi, j'avais une envie folle qu'il se donnât une paire de chevaux russes que Casal cherche à vendre... Et nous allions y renoncer tous deux, par raison, quand il nous arrive d'un Mr Crawford, qui habite tout près de *Neptunevale*, une offre ferme de nous acheter trois mille livres — soixante-quinze mille francs comptant — cette terre dont nous nous demandions ce que nous allions bien en faire. Soixante-quinze mille francs, c'est les chevaux et c'est les perles, et par-dessus le marché notre bourse de jeu pour Monte-Carlo, tout cet hiver que nous devons passer à Cannes! Je dis à Max : — « Il n'y a pas à hésiter, et comme on ne « fait bien ses affaires que soi-même, allons-y. Ça « nous sera une occasion d'un *shopping* à Lon- « dres... » Et nous voici. Demain, à quatre heures, nous serons à *Neptunevale*. Le temps de conclure l'affaire, de voir s'il n'y a pas quelques papiers de famille à reprendre, et nous repartons... Je ne me ferai pas vieille dans ce pays. Ah! ça, non, non... »

— « Mais j'y pense, » reprit le petit de Corcieux, qui avait observé avec quel visible intérêt je suivais cette fantastique histoire de son bisaïeul et de son oncle. « Si vous veniez avec nous jusque-là? On part à neuf heures, on arrive à une station qui s'appelle quelque chose comme Oranmore. Là, l'ancien cocher de mon oncle nous attend avec une voiture. Il y a une dizaine de milles, pas plus. Je ne sais pas ce que ça fait en kilomètres, mais ça ne doit pas être plus de quinze ou vingt. Il paraît que la maison est grande, et le maître d'hôtel, un certain John Corrigan, me paraît plutôt intelligent, d'après ses lettres. Est-ce dit? »

— « Laissez-moi le temps de réfléchir!... » répondis-je en riant. « Vous allez, vous allez. Il me faut au moins me rendre compte si ce crochet pourra se raccorder au reste de mon voyage... C'est sur la baie de Galway, me dites-vous? Mais de quel côté? De celui-ci ou de l'autre?... »

— « Comme ça nous ressemble!... » fit la jeune femme gaiement. « Ni lui ni moi n'avons pensé à regarder la carte... »

— « Nous n'en avons pas besoin, » dit Maxime, « puisque Corrigan nous a envoyé l'heure exacte du train et le nom de la station. D'ailleurs il y a des indicateurs, et je n'ai jamais su rien trouver dans un atlas... »

II

Je la regardai, moi, avec grand soin, cette carte que mes deux compatriotes avaient si gentiment dédaignée, d'un dédain qui aurait dû me faire sourire. Hélas! Voici longtemps que je ne souris